

LE POÈTE EST UN TRADUCTEUR

Robert Melançon

à Philip Stratford, avec reconnaissance et amitié.

POURQUOI TRADUIT-ON DES POÈMES? La poésie en traduction intéresse très peu de lecteurs et, pour ainsi dire, aucun éditeur. Pis, elle est suspecte, plus traître, craint-on, que toute autre traduction. Et il faut des efforts sans fin, un temps fou et une chance plus folle encore pour trouver l'équivalent approximatif d'un vers. Les raisons de s'abstenir ne manquent donc pas si Robert Frost a eu raison d'écrire: "poetry is what vanishes in translation." Pourtant on traduit des poèmes, on en traduit beaucoup, on en adapte, on en transpose, et plusieurs grands poètes d'aujourd'hui ont fait de la traduction une composante de leur oeuvre: Robert Lowell, Philippe Jaccottet, Jacques Brault, D. G. Jones — la liste serait sans fin. Si la traduction de la poésie exerce une telle séduction sur les poètes, il faut qu'elle réponde à toutes les objections par de puissantes raisons. Quitte à risquer ce qui semblera un paradoxe, je dirai que celui qui écrit des poèmes est amené à en traduire précisément pour cette raison qu'il en écrit.

Traduire, c'est s'approprier le texte d'un autre, le faire en quelque manière sien. Il y a dans la traduction une démarche analogue à celle du peintre qui copie le tableau d'un maître, du musicien qui transcrit une oeuvre pour un autre instrument. On cherche ainsi à s'assimiler de nouvelles ressources, à accroître son registre, à quitter ses formes et ses thèmes habituels en s'astreignant à reproduire ceux d'un autre. Ainsi s'explique, je crois, que tant de poètes modernes se soient faits traducteurs. C'est en traduisant qu'un poète se mesure aujourd'hui à des contraintes analogues à celles qu'imposaient naguère une versification stricte. Un poète devient maintenant traducteur pour les mêmes raisons qu'il entreprenait autrefois de composer une couronne de sonnets ou une ode pindarique, par besoin d'éprouver des résistances. Elles sont salutaires en ce qu'elles lui rappellent, tenté qu'il est aujourd'hui par l'illusion orgueilleuse que tout est possible et que son moindre grognement devient oracle, les limites de son art, la nécessité de maîtriser son métier, la modestie du labeur artisanal. Et elles sont sans doute plus considérables dans la traduction que dans l'ancienne prosodie, laquelle n'imposait après tout que des formes alors que traduire un poème consiste à tenter de le refaire intégralement,

jusqu'en ses moindres détails, avec le matériau d'une autre langue. En traduisant, on rencontre vite ses limites, et rudement. On découvre aussi des ressources inconnues dans sa propre langue, dont on s'enrichit. C'est la première raison pour laquelle on traduit des poèmes.

On en traduit aussi pour les lire. Si j'entreprends de traduire un poème qui me touche, je l'ai évidemment lu, et plus d'une fois. J'ai même pu l'apprendre par coeur sans l'avoir cherché, simplement à force de le relire et de le redire: "*Sempre caro mi fu quest'ermo colle . . .*," je n'ai pas à chercher longtemps pour retrouver les premiers vers de *l'Infinito* de Leopardi. Mais en m'essayant à le traduire avec exactitude, je découvre lentement tout ce qui m'avait échappé, je réduis tout ce non-lu qui se mêlait à ma lecture, qui l'aveuglait. La traduction arrache cet aveu qu'on lit mal, trop vite, que la lecture la plus attentive reste comme rongée d'ombre. Traduire un poème, c'est refuser cette distraction à laquelle on se résigne le plus souvent, c'est s'imposer la tâche d'une lecture totale, qui atteindra tout le sens, presque tout le sens, bien sûr, mais aussi la couleur des mots, les rythmes, les équilibres les plus subtils, les traces les plus fugaces, les allusions, les échos, tout le tissu incroyablement serré d'un poème. *Lone Bather* peut sembler simple et parfaitement limpide à qui se contente de le lire ou de le dire; il faut tenter de le traduire en français pour feuilleter toute son épaisseur. Il peut arriver en plein travail, quand on s'affaire à manipuler des dictionnaires, qu'on entrevoie un instant, j'oserais dire presque comme dans une vision inspirée, toute la figure d'un poème. Cela exalte et donne le vertige. Cela décourage aussi le traducteur qui réalise du coup tout ce à quoi il devra renoncer, tout ce qu'il ne pourra jamais rendre. Mais il sait alors qu'il a lu le poème qu'il a sous les yeux, qu'il l'a vraiment lu, intégralement; c'est une expérience bouleversante, et beaucoup plus rare qu'on ne veut l'avouer.

Enfin, on traduit un poème pour lui trouver de nouveaux lecteurs. Le plaisir esthétique, analogue en cela au plaisir amoureux, devient plus vif s'il est partagé. Ce poème que j'aime, je veux que d'autres l'aient à leur tour, et tout mon effort pour le traduire devient une longue manoeuvre de séduction. Pour former le projet de le traduire, il faut que j'aie la conviction ou, plus exactement, que je fasse le pari qu'il est possible de le transposer dans une autre langue et de le rendre ainsi plus lisible, plus semblable à lui-même. A bien y réfléchir, la traduction d'un poème ne cherche pas tant un équivalent fidèle qu'une interprétation. J'entends ici interprétation au sens qu'on lui donne couramment en musique, où l'on admet qu'une grande oeuvre en appelle plusieurs, toutes justes quoiqu'il arrive qu'elles diffèrent sensiblement. Je dirais des traductions d'un poème qu'elles le jouent, comme Schnabel, Horowitz, Kempf, Gould, Brendel, Serkin jouent une sonate pour piano de Beethoven. Un mélomane ne se privera pas d'écouter diverses interprétations de la même oeuvre, exclusives les unes des autres à certains égards mais qui toutes (à un certain niveau: il y en a de fausses ou d'incompétentes) lui permettent

d'approcher un peu mieux sa vérité. Il suivra même la partition s'il sait lire la musique, pour accroître ses perceptions. Pour une raison analogue, il faut publier les traductions de poésie en édition bilingue. Le face à face avec l'original répond à une nécessité bien autre que celle d'un contrôle: pas plus qu'un amateur ne suit la partition pour vérifier si Alfred Brendel joue toutes les notes, je ne me reporte pas un texte d'Eliot pour savoir si Pierre Leyris le traduit bien mais parce que son admirable interprétation fait sonner *Ash Wednesday* avec une vigueur, un brio, une profondeur qui me rendent, dans son texte originel, ce poème présent comme jamais auparavant. Il se pourrait bien que les traductions de poèmes s'adressent idéalement à celui qui maîtrise la langue d'origine et qui, d'une certaine façon, pourrait fort bien s'en passer. Si elles n'apportent rien à ce lecteur qui connaît déjà l'original, elles apporteront moins que rien à celui qui n'y a pas accès. Traduire un poème, c'est peut-être pratiquer la seule forme de critique qu'il appelle.

P
 POUR CES RAISONS, depuis une dizaine d'années, je me suis lancé dans cette entreprise un peu folle de traduire des poèmes. Longtemps je ne me suis pas soucié de communiquer ce travail à qui que ce soit. En lisant Robert Lowell, Leopardi, Jaufré Rudel, Properce, A. M. Klein, David Solway, je me surprénais à esquisser une version française, sans toujours m'astreindre à la coucher par écrit. J'ai assez vite découvert tout le profit que je pouvais tirer de sa mise au net et, chaque fois que je le peux, je m'y efforce. Le plus souvent je me contente de glisser le résultat de ces efforts, ma "traduction," dans l'ouvrage en guise de signet.

Depuis quelques années, parallèlement à ces esquisses à mon usage, à ces exercices, j'ai entrepris des travaux plus soutenus, destinés à la publication. On ne va pas très loin quand on écrit si on ne se soumet pas au jugement des autres (l'exception d'Emily Dickinson n'infirmes pas la règle), c'est pourquoi il faut publier. Traduire des poèmes ne diffère pas fondamentalement de l'étrange acte d'en écrire et doit répondre aux mêmes exigences. Si donc je voulais que mes traductions deviennent autre chose qu'un jeu sans conséquence, il fallait m'imposer un travail de quelque envergure, le mener à terme et le publier. L'occasion m'en a été donnée par VLB éditeur, qui m'a proposé de traduire les *Collected Poems* d'Earle Birney. Il a fallu renoncer à tout traduire. D'abord pour des raisons pratiques: il s'agissait de présenter Birney à un public de langue française pour qui il reste pratiquement inconnu, et la masse des *Collected Poems* risquait de décourager lors d'un premier contact. Puis je ne me sentais pas d'affinités pour toute l'oeuvre si variée de Birney, et je ne crois pas qu'on puisse bien traduire un poème pour lequel on ne se sent pas d'affinités. Enfin, je ne suis pas parvenu, après des années de travail, à rendre de façon tolérable certains poèmes auxquels je tenais. Par contre, j'ai dû m'acharner

à en traduire d'autres qu'il était indispensable d'inclure quelle que soit la difficulté de les traduire, par exemple le long poème narratif *David*, parce qu'on n'imagine pas d'en amputer l'oeuvre de Birney. En outre, j'ai décidé d'ajouter à ce choix qui risquait de dérouter un lecteur de langue française, les commentaires de Birney sur sa propre poésie dans *The Cow jumped over the Moon*, ce qui m'a forcé à inclure quelques poèmes, particulièrement ardues à rendre en français, auxquels il est fait allusion dans cet essai. C'était donc un travail sensiblement différent de celui que j'évoquais tantôt : traduire pour soi un poème par lequel on a été vivement séduit est une toute autre chose que d'essayer de donner une image juste d'une oeuvre aussi complexe, aussi variée que celle de Birney. Je ne sais ce que vaut cette traduction qui n'a pas encore trouvé son public (le manuscrit, accepté pour publication il y a près de deux ans, dort toujours chez un éditeur qui se traîne les pieds), mais je sais qu'elle m'a énormément appris. Je ne renoncerai pas à mes exercices privés de traduction, mais j'ai appris que la perspective de se soumettre au jugement des lecteurs est un puissant aiguillon et je compte bien en donner d'autres grands projets comme ce Birney si je parviens à y intéresser un éditeur. La poésie canadienne anglaise reste pour ainsi dire *terra incognita* pour les lecteurs québécois, dont elle est pourtant étrangement proche à certains égards malgré des différences appréciables, et j'aimerais bien me mesurer à quelques oeuvres qui me sollicitent vivement, notamment celles d'A. M. Klein, W. W. E. Ross, Louis Dudek, David Solway.

Actuellement, en collaboration avec ma femme, Charlotte (qui, pour sa part, poursuit une traduction de la poésie d'Emily Dickinson), j'achève, ou plutôt nous achevons de traduire le roman d'A. M. Klein, *The Second Scroll*, qui comporte dans ses "gloses" une série d'admirables poèmes. La difficulté particulière de cette oeuvre tient à son espace intertextuel, à un réseau très dense d'allusions bibliques et talmudiques, à tout un travail de l'anglais par l'hébreu, le latin, le yiddish et même le français, qui conduit Klein à des traits de virtuosité stylistique éblouissants mais jamais gratuits. La tradition littéraire anglaise s'y trouve passablement bousculée, métissée, réorganisée. Nous devons rendre tout cela en français, dans un français aussi déroutant que l'anglais de Klein, et je crois bien qu'il fallait nous mettre à deux pour le tenter.

P OUR FINIR, j'aimerais évoquer brièvement une expérience de traduction qui m'a fait passer de l'autre côté, je veux dire celle de mes propres poèmes par Philip Stratford. Après la publication de *Peinture aveugle*, je me suis mis à découvrir dans ce recueil, que je ne m'étais pourtant pas précipité pour publier, toute une série d'insuffisances, d'approximations, de facilités. On publie précisément pour cette raison, me semble-t-il, qu'on n'est plus capable d'avancer;

il faut alors se soumettre à l'épreuve de la lecture. La publication est pour ainsi dire un appel lancé par l'écrivain à des inconnus qui forment cette chose mystérieuse qu'on appelle un public. Ils restent peu nombreux pour un poète, mais ce sont des inconnus, les premiers venus (c'est essentiel), et ils sont bel et bien le public, c'est-à-dire des gens qui ont choisi sans contrainte de lire. Leur réaction parvient confusément à l'auteur : par quelques comptes rendus dans les journaux et les revues (les critiques professionnels se font dicter leurs réactions par le public dans une mesure bien plus grande qu'ils ne le croient), par quelques lettres d'amis et d'inconnus (d'autant plus précieuses qu'elles contiennent autre chose que de fades compliments), par des conversations, par des silences, par une vague rumeur difficile à décrire. Donc, quelques mois après sa publication, je me suis mis à annoter un exemplaire de *Peinture aveugle* sans autre idée que d'arranger pour moi ce qui n'y allait pas. Je ne sais si j'avais alors formé clairement le projet de le récrire. En tout cas, lorsque Philip Stratford a commencé à le traduire, ses insuffisances se sont mises à me crever les yeux. Une première version était pratiquement achevée quand je me suis décidé à tout refaire. Cette traduction me révélait tant de choses qu'elle me permettait enfin de mener à terme cette révision que je savais nécessaire depuis longtemps. Le traducteur est le lecteur idéal, celui qui lit vraiment tout le texte et qui peut ainsi le révéler intégralement à son auteur. Quelques semaines plus tard, j'ai apporté à Philip Stratford le manuscrit de la nouvelle version que sa traduction venait pour ainsi dire de me dicter — le traducteur peut devenir ce que Platon appelait un "démon" qui souffle ses vers au poète. C'était littéralement un autre recueil. Sans broncher, il s'est remis à la tâche et a tout refait à son tour. D'autres corrections sont intervenues, qu'il a accueillies avec une patience sans fin, et c'est trop modestement qu'il a écrit dans la préface à sa traduction : "*while we worked over these poems, they continued to change on both sides of the centre crease.*" Je dirai en une seule phrase ce que je lui dois : il m'a révélé ce que j'avais fait, ce qui restait à faire, et il m'a permis de réduire l'écart entre les textes auxquels j'avais fini par me résigner et les poèmes que j'avais rêvés.

L'expérience de la traduction, à la fois à titre de traducteur d'autres poètes et à titre d'auteur traduit, a profondément transformé ma poésie. On dit souvent, et on a raison de le dire, qu'un traducteur de poésie doit se faire poète. Mais un poète n'est jamais lui-même qu'un traducteur, qui cherche difficilement des mots pour transposer le moins mal possible ce qui, peut-être, échappe aux mots.

